



# *L'Office du Niger, grenier à riz du Mali*

Succès économiques, transitions culturelles et politiques de développement



## ***Le fil de l'eau et la part des hommes***

Grand reportage

Pierre Bonneval

Référentiel scientifique

Marcel Kuper,  
Jean-Philippe Tonneau,  
*éditeurs scientifiques*

Cirad/Karthala



# *L'Office du Niger, grenier à riz du Mali*

---

Succès économiques, transitions culturelles et politiques de développement

Grand reportage  
Pierre Bonneval

Référentiel scientifique  
Marcel Kuper,  
Jean-Philippe Tonneau,  
*éditeurs scientifiques*

La Librairie du Cirad

TA 283/04, avenue Agropolis  
34398 Montpellier Cedex 5

Karthala

22-24, boulevard Arago  
75013 Paris

© Cirad, Karthala, 2002

ISBN Cirad 978-2-7592-0669-8

ISBN Karthala 2-84586-255-5

## Prologue

Le fleuve Niger et les immenses plaines irrigables de son delta intérieur sont d'authentiques dons de Dieu aux Malinkés et à tous les fils du Mali d'aujourd'hui. De l'eau en quantité, des centaines de milliers d'hectares de très bonnes terres agricoles, irrigables par gravitation simple. Et une grande ambition agricole nationale héritée de l'époque coloniale : devenir le grenier à céréales de tout l'Ouest africain.

Le riz commence à très bien donner, autant que celui des meilleures rizières asiatiques. Mais le pays consacre déjà, depuis une vingtaine d'années, une bonne moitié du total de ses dépenses d'équipement rural à la seule remise en état des infrastructures de l'Office du Niger, pour lesquelles il s'est lourdement endetté.

Il reste beaucoup d'espace et un peu d'eau, assez sans doute, à condition de ne pas faire n'importe quoi, pour assurer l'autonomie alimentaire du pays et sécuriser les approvisionnements de ses proches voisins, Burkina, Niger, Bénin... L'argent manque mais les hommes sont là, avec des idées nouvelles et des ambitions de paysans : plus de terres, d'autonomie, d'équité...

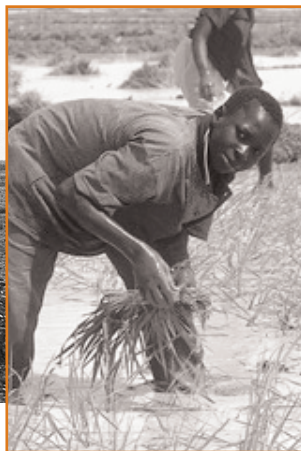
En toile de fond, tout le pays subit, ou aborde, les multiples transitions de la modernité – monétaire, libérale, démocratique, foncière... –, certaines porteuses d'aléas redoutables.



Reportage

par Pierre Bonneval

# Le fil de l'eau et la part des hommes



Remerciements au Centre national du Livre  
pour l'aide à l'écriture qu'il a accordée pour la préparation de cet ouvrage.



*... la misère, la faim, la maladie sont les premières violences,  
l'injustice est aussi une violence, le développement doit viser  
la diminution de l'état de violence de la société,  
et il ne craignait pas d'ajouter, ce praticien hors pair,  
que le déni de démocratie était aussi une violence,  
ainsi que les atteintes aux libertés, il affirmait cela tranquillement  
sachant que ses propos ne manqueraient d'être rapportés  
à la police et au responsable du Parti...*

Rachid Mimouni  
Tombéza



*Quand tu arrives chez nous, dans une contrée que tu ne connais pas,  
tu dois trouver d'abord la confiance d'un homme. Il te parlera.  
Tu découvriras l'essentiel, que l'Afrique garde toujours caché.  
Sans quoi, tu ne comprendras jamais rien.*

Baba Counta, Dakar, juin 1991

En Afrique, il est souvent délicat de citer nommément  
ses sources, au sens où les journalistes l'entendent.  
Ce n'est pas dans les coutumes et les risques pour elles  
sont trop imprévisibles. Disons que tout cela, qui est vrai, vient  
de la Science et de ce que m'ont dit les frères et les sœurs de Baba.

P.B.



## Chapitre I

Namory connaissait très bien les pistes et l'idée m'avait séduit d'atteindre Niono à travers champs, par les chemins détournés de ses plus belles rizières. « *Après Markala, disait-il, le goudron t'amènera à Kolongotomo. Au point A, tu prendras à droite. La piste continue plus loin, sur les cavaliers des distributeurs, vers Kokry et Ké Macina, jusqu'à Diafarabé-même. Mais tu quitteras à Kolongo. Jusque-là, tu rouleras vers l'est, trente kilomètres le long du fleuve. Il sera sur ta droite, tu l'apercevras plusieurs fois. Sur ta gauche, tu auras d'abord le canal du Macina, et ensuite le fala de Boky wéré, après Sansanding...* » Les falas sont de grands marigots et les cavaliers sont les chemins aménagés sur les levées de terre qui endiguent les canaux d'irrigation.

Dans la toponymie locale, qui est l'étude des noms de lieux, *coura* veut dire nouveau ou nouvelle. Sur les fronts pionniers des rizières que l'irrigation a gagnées et gagne tous les jours sur les terres arides du delta mort, *Médina-coura* sera une Nouvelle-Médine : une centaine de cases basses, peut-être plus, couvertes de banco, parfois de tôles, établies sous quelques arbres au bord d'un canal de moindre grandeur, qu'on appelle un partiteur, le tout perdu dans un univers de champs plats, dépourvu de toute perspective, sans autre limite nulle part que l'horizon lointain ou le masque bas et parfaitement rectiligne des digues.

Namory avait dit aussi que *wéré*, ou ouéré, en préfixe ou en suffixe dans un nom de lieu indique la présence d'un campement peul et d'un bas-fond. Le Boky wéré est assurément beaucoup plus qu'un superbe bas-fond, long talweg qui court soixante kilomètres, parallèle au fleuve, et tout le long des rizières du Macina jusqu'aux plus lointains casiers de Kokry. Le nom même affiche le passé : ces champs-là, près de dix-sept mille hectares, ont été conquis par le riz, à partir des années trente, sur les terres historiques des Peuls, au cœur du système d'élevage transhumant du delta intérieur du fleuve Niger. C'est à partir de Ké Macina, en 1818, par la diplomatie et par les armes, que le grand théocrate Checkou Amadou a imposé sa *dina* à tous les peuples du delta. Une loi rigoureuse qui codifiait précisément tous les droits d'usage, jusqu'à l'ordre de préséance d'entrée des différents troupeaux dans le bourgou.

Les bourgoutières sont les très riches pâturages que la décrue découvre chaque année, par dizaines de milliers d'hectares, dans le delta inondable, qu'on appelle delta vif. Depuis bientôt deux siècles, l'Histoire a souvent maltraité l'ordre de Checkou Amadou : l'invasion des Toucouleurs d'El hadj Omar Tall, vers 1870, contemporaine de la chute du Second Empire en France ; les soldats d'Archinard, dans les dernières années du siècle, et l'ordre colonial jusqu'à l'Indépendance, en 1960... La surpopulation et la surabondance des troupeaux le mettent aujourd'hui à mal. L'ordre change. Ici, dans le pays profond, l'économie monétaire et le libre jeu du marché sont des règles récentes, vingt ans à peine qui portent leurs propres valeurs – la propriété privée, le dollar... – là où n'existaient que des

droits d'usage. N'en déplaise au lobby rizicole, qui est très puissant au Mali, et aux fossoyeurs de la grande transhumance, c'est toujours la dina de Checkou Amadou qui règle le mouvement des migrations saisonnières des bêtes.

Chaque année, quand la fin de l'hivernage a asséché les trop rares points d'eau dans les pâturages sahéliens, les bergers rassemblent leurs troupeaux autour du Macina. C'est là, depuis des siècles, qu'ils attendent le début de la décrue et le *dégal*, grande fête traditionnelle qui inaugure l'entrée des bêtes dans le bourgou du delta. Ailleurs, elles n'ont plus rien à boire, sinon à manger, ce qui revient au même. Le dégal de Diafarabé a toujours été le premier. C'est la plus grande fête annuelle des Peuls. Des dizaines de très grands troupeaux, que les Peuls appellent *egirggols*, traversent à la nage les eaux calmes du Diaka, principal défluent du Niger, sur la limite nord-ouest du delta inondable. Chaque berger se présente à son heure, avec ses bêtes. Hormis l'agitation brutale des bœufs qui se jettent à l'eau, l'ordre est parfait, une chorégraphie réglée depuis toujours pour un plateau démesuré.

Le dégal intervient au plus tôt fin novembre, sinon en décembre suivant le rythme variable de la décrue. Les bêtes qui reviennent à partir d'octobre restent bloquées un mois ou deux, en surnombre massif, dans le Macina, où beaucoup de riz repiqué en retard achève de mûrir. Les rizières de l'Office du Niger ont toujours été des constructions géométriques aménagées sans aucun esprit de partage. Elles ont effacé des milliers d'hectares de pâturages d'attente, proches de l'eau, et tous les passages traditionnels réservés aux animaux, pistes séculaires qu'on rencontre partout ailleurs et qu'on appelle *burtii*, pluriel de *bourtol*.

Les bergers recherchent les chaumes. En principe, ils cheminent sur les cavaliers des canaux, au bord des champs, où l'essentiel des moissons est encore en gerbiers. Le soleil et l'harmattan achèvent de sécher le grain et la batteuse se fait souvent attendre. Il s'agit de dizaines de milliers de zébus, beaucoup plus qu'il n'y en avait autrefois, affamés, revenus de très loin, jusqu'en Mauritanie, un berger pour cent bêtes. Une simple journée de marche sépare Diafarabé de Kokry et il n'y a aucune clôture, nulle part, ni la moindre haie. Un espace parfaitement ouvert. Les zébus noir et blanc sont placides mais ils ont de très grandes cornes. Ils prennent leur pitance comme ils peuvent, là où elle est. Les dérapages de troupeaux sont si fréquents sur les pentes des digues, partout dans le Macina, que chacun peut voir son champ ou sa récolte gâté en un instant. Dans toutes les rizières de l'Office, encore aujourd'hui, comme d'ailleurs dans toutes les brousses d'Afrique où la moindre perte de récolte est tout de suite synonyme de famine pour toute la famille, ce genre de conflit est de ceux qui se règlent sur le champ, à la machette ou au fusil de forge.

C'est ainsi : même réaménagées, les rizières du Macina – qui sont les plus anciennes – sont réputées difficiles, par ailleurs appauvries par trois quarts de siècle de monoculture. Ce sont les seules où il arriverait encore que des familles entières désertent leurs champs. Partout ailleurs, depuis dix ans, le contrôle de quelques hectares dans les casiers de l'Office est devenu un authentique placement de père de famille, très recherché dans les rangs des classes dirigeantes et de la bourgeoisie urbaine qui s'étoffent rapidement. Les terres disponibles dans les casiers étant aujourd'hui rarissimes, il n'y a que peu d'élus. Mais pour un *grand frère* fonctionnaire bamakois, par exemple, chaque hectare dans une bonne rizière de Niono, même en faisant travailler

son champ à façon, c'est l'assurance d'avoir du riz toute l'année pour dix ou douze personnes autour du bol. Il faudra toujours l'argent des condiments mais le riz, au moins, sera là et ne coûtera rien.

\*  
\*   \*  
\*

Avant d'atteindre les premières rizières, à Kolongotomo, la piste descend le long du Boky wéré. Ce marigot-là, pas plus d'ailleurs que celui de Molodo, n'a rien de tout ce que le mot évoque immédiatement, en Europe, de putride ou de malsain. Au contraire. Le fala prend ses aises dans l'environnement très dur des terres sèches. Il étale ses méandres, jusqu'à un kilomètre de large, en grands lacs lumineux bordés de hautes roselières, de nénuphars et d'herbiers, envahis, ici ou là, par des proliférations d'une lentille d'eau dont la variété aurait été introduite pour tenter de réduire l'évaporation et les pertes d'eau qu'elle engendre. Cette lentille brune forme parfois de grands tapis parfaitement continus, qui donnent à la surface un aspect grumeleux et rouillé. Les jacinthes d'eau sont là aussi, hélas, jonchées de fleurs blanches sur les grands lambeaux de prairie flottante qui s'accumulent au fond des anses. Quelqu'un m'a dit un jour, à Niono, qu'un homme peut ramper sur ces épais herbiers hydroponiques et même marcher, lorsqu'ils sont bien formés, sans risquer de sombrer. Mais il ne m'a pas montré comment faire.

La dormance alanguie des falas n'est qu'apparence. Sur le Boky wéré, dix-sept mille hectares de rizières dans le Macina appellent beaucoup d'eau, tout au long de l'année, courant qui apparente le marigot à une rivière plutôt qu'à un marais. Ce territoire est celui des pêcheurs, Bozos dont les fines pirogues noires sont reconnaissables entre toutes aux longs bouts-dehors qui les prolongent aux deux extrémités et aux décors peints, géométriques et chargés de symboles d'eau et de poissons, dont les bleus vifs, le rouge, le blanc et l'or tranchent à la proue sur le noir du calfat qui protège le bois. Seuls les Bozos sont à leur aise dans les falas, dont personne qu'eux n'aime trop s'approcher. Lorsqu'ils sont bien grillés, les gros capitaines qu'ils y capturent sont délicieux.

Pour remonter vers le nord à partir de Kolongo, il faut d'abord emprunter les chemins cavaliers des premières rizières qu'on rencontre en descendant le Macina et rallier Niaro. Ici commencent les terres sèches du delta mort environ soixante-dix kilomètres, vers le nord, d'abord, puis vers l'ouest, jusqu'à Niono (p. 82). En réalité, ce delta qu'on dit mort n'a jamais eu de mort que le nom. Dans des temps très reculés, géologiques et bien antérieurs à la mémoire des hommes, le fleuve remontait bien plus haut vers le nord. Les plaines inondables du delta actuel s'étendent sur deux ou trois millions d'hectares dans la boucle du Niger – que les Maliens appellent *Joliba*, avec beaucoup d'affection, en bamanan – entre Ségou, Mopti et Tombouctou. Elles en couvraient beaucoup plus autrefois, au nord-ouest, vers le désert, des centaines de milliers d'hectares supplémentaires que le fleuve a abandonnés depuis longtemps en y laissant sa marque. Dans la géographie, le delta mort est inscrit au cœur même du Sahel, immense, dans tout ce qu'il a conservé de vivant aux marges désertiques du Sud saharien. Ici, il devient tout de suite évident, dès qu'on s'éloigne un peu de l'eau, que l'homme seul, loin des siens, même Noir, qui

n'aurait pas au moins avec lui quelques bêtes, un peu de lait, serait tout de suite un homme mort.

Mais de très bonnes terres agricoles, certainement, des sols très profonds, argilo-limoneux, plus sableux sur les hauteurs qui se mesurent en mètres. Sur des milliers de kilomètres carrés, la topographie porte encore la marque érodée des anciennes levées et les talwegs insensibles conduisent toujours les falas. Toutes ces plaines sans limites sont plus basses que le plan d'eau de Markala, même les plus hautes, sur le Kala supérieur, auxquelles on accède aussitôt franchi le pont-cage de fer qui surplombe le barrage. Vaste projet hydroagricole colonial, devenu grand dessein national, l'Office du Niger s'efforce depuis trois quarts de siècle de les gagner aux cultures intensives par l'irrigation au fil de l'eau. Soixante-six mille hectares de rizières sont déjà cultivés sur le cours des deux falas, dont près de cinquante mille pour celui de Molodo, qui remonte droit au nord dans la savane sèche, très loin au-delà de Niono. L'espace est disponible, l'eau du Niger paraît inépuisable et toute la sous-région a beaucoup de monde à mieux nourrir. Fait nouveau, rarissime sinon inédit sur le continent à cette échelle, les rizières de l'Office du Niger, celles du fala de Molodo en particulier, connaissent enfin leurs premiers vrais succès, portées par le marché dans un contexte devenu très libéral. L'augmentation régulière des rendements depuis dix ans signe le succès et autorise les rêves les plus fous. Faudrait-il pour cela détourner la totalité des eaux du fleuve (p. 75), le Mali tout entier n'ambitionne plus aujourd'hui, semble-t-il, que d'étendre ses rizières et de convertir le "million d'hectares de Bélime" en grenier céréalier de l'Ouest africain. Et mieux vaut ne pas trop insister sur le fait qu'un million de personnes vivent aujourd'hui dans le delta vif et que les ressources naturelles qu'elles y exploitent, en particulier le bourgou et les poissons, sont mécaniquement dépendantes de la crue. S'il n'est pas tout de suite considéré comme un niais, celui qui s'y risque est aussitôt stigmatisé comme traître à la Patrie, sinon à la cause des pauvres, ce qui peut être plus blessant. Personnellement, je n'ai pas essayé plus de deux ou trois fois. A l'aube du millénaire, et pas plus que la conviction populaire, le discours politique n'admet aucune limite aux ambitions territoriales du Schéma directeur d'aménagement que le Mali prépare pour l'extension de ses rizières à l'horizon 2020 (p. 212).

Pour l'instant, les terres que convoite l'Office ne sont encore que des savanes sèches. La pluviométrie diminue rapidement en remontant en latitude : cinq cents millimètres par an à Kolongo, trois cent cinquante à Sokolo, dans le Kouroumari, tout au nord de la zone irriguée. Quelques rares karités au-dessus de Niara et la piste s'engage dans une forêt de balanzans, claire et monospécifique, très profonde. Roi des terres à mil, *Acacia albida* est assurément un don de Dieu. Dans ces "parcs" immenses, dix arbres par hectare, ou douze, pas plus, finissent malgré tout, avec la profondeur de champ, par fermer complètement l'horizon sur l'illusion lointaine d'une forêt épaisse. Balanzan perd chaque année son maigre feuillage à l'approche de l'hivernage. Tout le fin chevelu de son branchage prend alors un aspect blanc cotonneux, teinté de vert pâle, qui donne aux parcs à acacias un air étrange de forêts givrées sous un soleil de plomb. Personne ne touche à balanzan dont les parcs sont des créations artificielles et très anciennes. Sous ces beaux arbres qui bonifient les champs en rendant dans le sol l'azote qu'ils piègent dans l'atmosphère, en juin, la



terre est absolument nue, à perte de vue, et porte partout la trace des billons caractéristiques des champs de mil.

Le mil est une céréale sèche et rustique qui se contente d'un peu de pluie pour pousser et ne supporte pas d'avoir les pieds dans l'eau. Pas de pluie, pas de mil, évidemment, mais l'excès d'eau et les sols engorgés sont tout aussi fatals. Les familles emblavent leurs terres après les premières pluies. Deux longs traits de charrue donnés tête-bêche, un peu sinueux mais bien parallèles, soulèvent un billon étroit. Les hommes alignent les billons de labour, apparemment à l'infini, et les femmes qui suivent l'attelage, pieds nus, déposent les semences qu'elles impriment dans le sol sous le talon. Les zébus viendront paître les chaumes après les récoltes, et les terres seront nues à nouveau longtemps avant le prochain hivernage. En juin, au-dessus de Niaro, tout le sous-bois des balanzans est sec. Le pas des animaux et le vent qui soulèvent la poussière ont à demi raboté les billons de l'an passé. Les champs sont juxtaposés bord à bord sous le soleil, immenses tôles grises dont les ondes jaune sale suivent d'imperceptibles pentes. Vif ou mort, le delta est une terre d'accueil depuis trente ans pour les déshérités des sécheresses. Les migrations ajoutant à la démographie locale – qui reste forte –, les besoins alimentaires ont explosé. Les bonnes pluies régulières ne sont pas vraiment revenues, si elles doivent jamais revenir. Tout ce qui pouvait être mis en culture l'a été. Peuls, Tamacheks ou Songhaïs, les éleveurs n'ont pu défendre et conserver que les alentours immédiats de quelques bas-fonds, plus convoités que jamais pour les légumes lorsqu'ils restent trop humides pour le mil. Beaucoup de leurs chemins de transhumance ont été passés, ici aussi, au soc de la charrue. Quand leurs épouses auront achevé de repiquer le riz, peut-être même avant, les hommes de Ténégué-N10, par exemple, dans les casiers de Niono, viendront jusqu'ici, quarante kilomètres, pour établir un campement d'hivernage et cultiver leurs champs de mil. Ils se sentent des droits sur ces terres que leurs pères ont trouvées vacantes et qu'ils ont mises en culture trente ou quarante ans en arrière.

Baobabs, *n'galadjiri*, *n'gala ma*, *kundjé*, *n'golobèi*... La piste vers le nord ne sera bientôt plus que traces, la forêt sèche retrouvant sa diversité naturelle après la zone des parcs, en s'éloignant des rizières du Macina. Il y a de gros arbres et beaucoup de bois mort sur pied, victime des sécheresses. Les termites ont pris leur part, laissant parfois de grands lambeaux de troncs ajourés, dressés comme des totems fossilisés. Les villageois des rizières de Niono viennent ici nombreux, avec de grandes remorques attelées à de puissants motoculteurs, pour chercher le bois qu'ils n'ont pas la place de faire pousser autour de leurs villages. Dans la capitale du riz, où la demande est forte, tous les combustibles ligneux sont hors de prix. Un chargement – imposant, il est vrai – rassemblé et rapporté en une grosse journée vaut vingt-cinq mille francs Cfa (p. 177).

Aucune des pistes qu'il faut emprunter à partir de Niaro n'est praticable en hivernage et, à défaut d'un bon guide, mieux vaut disposer d'une carte détaillée – introuvable sur place – et d'un Gps en bon état de marche. En roulant plein ouest, une fois arrivé à la latitude de Niono, le plateau des terres à mil se charge peu à peu de sable, la forêt s'éclaircit, bientôt ne restent plus que *bouané*, le plus grand, touffu, au tronc noir, auquel personne ne touche parce que son feuillage donne un excellent fourrage, et *zadjé*, beaucoup plus petit, à peine un buisson au tronc blanc, hérissé de

très longues épines serrées, qui protègent chacune à sa base une feuille minuscule, deux fois composée, exactement semblable à celles des flamboyants mais pas plus grande qu'un ongle et que seule la langue délicate des chèvres est capable d'extraire. Les sols noirs cèdent la place à une dune basse à peine vallonnée. Quatre chameaux broutent sans hâte dans le houppier d'un bouané. Les chameaux viennent de Mauritanie. Ceux-ci ont passé toute la saison sèche ici. Ils repartiront quand l'hivernage qui approche aura reverdi leurs parcours. Des fourrés, un peu en contrebas, au loin, signalent un très petit bas-fond. La dune s'arrondit, elle redescend à peine... Tout le paysage des rizières de Niono est soudain là, plus plat que plat, étalé sous l'horizon parfaitement linéaire, presque courbe, vingt kilomètres depuis le sud, jusqu'à plus de trente en direction du nord. Le regard ne retient d'abord qu'une vague idée du vide et l'horizontalité anormale de l'espace. Quelques baobabs, pas plus de deux douzaines, sur des dizaines de milliers d'hectares. Ici, à l'est des rizières où nous sommes arrivés une dizaine de kilomètres plus au nord que Niono, à la hauteur de N'débougou, le surplomb au-dessus de la plaine n'excède pas vingt mètres. L'horizon le plus proche est à dix kilomètres, juste en face, frangé de grands arbres, à peu près exactement au même niveau que le sol dunaire. Comment croire que plus de cent mille personnes vivent sous vos yeux quand vous ne voyez rien ? Et qu'elles y produisent autour de cent mille tonnes de riz paddy par an ?

Le sable roux doré de la dune n'est pas de ceux que le vent pousse devant lui en grands ergs mouvants. Fin juin, deux petites pluies qui sont déjà venues ont laissé à la surface une croûte de battance très fine et des marques d'impact parfaitement rondes, minuscules cratères de lune. Les argiles limoneux auxquels le sable est mêlé donnent du liant au sable et le proche sous-sol abrite un stock de semences qui n'attendent que de meilleures pluies pour reverdir. Rien, pour l'instant, qu'une fleur blanche, unique, comme un lys à ras de terre, dont la corolle mal déployée paraît fragile. Tout le dos fossile de la dune porte aussi la trace des billons. La pente sableuse descend doucement vers l'ouest, deux ou trois cents mètres devant nous, en découvrant de bonnes terres noires qui fuient vers l'infini. Les pentes sont dérisoires mais la limite sableuse est précise et elle suit fidèlement la course de la dune. Au-delà, sur les terres à mil, quelques touffes de zadjé réapparaissent en rarissimes buissons. Très loin, de l'autre côté de la plaine, un fin cordon boisé court sous le ciel limpide, une ombre rectiligne, pas tout à fait régulière mais continue d'un bord à l'autre de l'horizon. Juste face à nous, un infime renforcement de l'ombre signale N'débougou, dix kilomètres à vol d'oiseau. Un peu sur la gauche, au sud, plus lointaine encore et construite tout en longueur sous de beaux caïlcédrats, cinq kilomètres entre deux grands canaux d'irrigation, Niono n'est qu'une fine surépaisseur étirée sur l'horizon, longue et régulière.

La continuité de cet horizon boisé est parfaitement virtuelle. Devant le panorama des rizières, entre le pied de la dune, à trois cents mètres, et la ligne d'horizon, dix kilomètres de profondeur de champ tiennent dans la hauteur du pouce au bout du bras tendu devant l'œil. A ces distances, seuls les grands caïlcédrats sont visibles, qui ont poussé très vite et donnent de l'ombrage à presque tous les villages essaimés dans ces champs, une cinquantaine, imperceptibles le long des canaux autrement que sous leurs arbres. Ceux qui paraissent plus hauts sont seulement les plus

proches, détail qui permet à Namory d'en localiser plusieurs avec certitude. Chaque village a un matricule topographique calqué sur la numérotation des canaux, et aussi un nom. Juste en face, le plus proche est le seul dont on puisse deviner l'alignement des cases basses, mais sans être tout à fait sûr cependant qu'il ne s'agit pas d'un troupeau de zébus. Celui-ci est N8-coura, un village pionnier, une extension récente de N8 qui s'appelle Wérékéla.

Le regard doit s'habituer aux images trop fortes et quelques indications aident bien à comprendre ce qu'on voit. Namory connaît tous ces champs sur le bout du doigt. C'est un modeste. Quand Yacuba Coulibaly et ses amis de l'Urdoc l'ont présenté comme "ingénieur technique", il a tout de suite rectifié, « *pas ingénieur technique, non, technicien d'agriculture, ça sera bien* ». L'Urdoc est une petite équipe de chercheurs que l'Agence française de développement (Afd), un des grands bailleurs de fonds de la zone, entretient dans le giron de l'Office avec une mission très intéressante d'observation scientifique du changement. En Afrique, les sources d'informations fiables n'abondent nulle part. Le Mali ne fait pas exception et la zone de l'Office encore moins. A Niono, les bonnes sources se comptent à peine plus que les doigts d'une main. Yacuba Coulibaly est le "chef projet" de l'Urdoc. Il y a aussi le "chef Pcps", Bakary Traoré, un fin connaisseur de la situation difficile de beaucoup de villages, et les scientifiques de l'Institut d'économie rurale (Ier), qui a un centre de recherche régional important à Niono. Et l'Office du Niger lui-même, évidemment, dont le siège est à Ségou, quand les questions ne sont pas trop indiscretes.

Namory est dans la quarantaine et tous les quadras qui travaillent ici l'ont trouvé déjà sur place en arrivant. Il connaît chaque village et tous les canaux lui sont familiers. C'est une mémoire. Depuis vingt ans, il a suivi au jour le jour et participé directement à tous les grands chantiers de réaménagement des vieux casiers historiques de l'Office. Les rizières de Niono, qui ont été réhabilitées les premières, de fond en comble, à très grands frais, puis celles de N'débougou sont certainement aujourd'hui parmi les mieux équipées, sinon les plus belles de toute l'Afrique Noire. Enormes machines guidées par laser, les bulls et les graders ont rectifié les surfaces et l'horizontalité des terres avec tant d'exactitude que la pente générale est visible dans le paysage, pourtant infime, qui fait couler l'eau dans le fala. D'un bord à l'autre, le regard court cinquante kilomètres sur l'horizon linéaire. Au sud, les sols un peu plus hauts du Kala supérieur ferment le paysage jusqu'à ne laisser qu'un fil d'ombre boisée au-dessus de la dune. A l'opposé, la perspective s'entrouvre sur les champs, à peine, mais très progressivement, vers le nord où l'œil survole sans entrave les terres plus basses de N'débougou dans le lointain et au-delà. Entre Markala et les plus septentrionales rizières du Kouroumari, l'eau s'écoule pourtant sur plus de cent soixante kilomètres sans perdre plus de six mètres d'altitude.

Namory a donné le signal du départ. « *Si tu veux, nous allons descendre jusqu'à la digue que tu vois là-bas. Mais avant nous pouvons passer par ce champ.* » A cinq cents mètres, vers la droite, le champ paraît vide, juste une longue plaie étroite, brun-rouge plutôt que noire, ouverte sur le fond gris des terres à mil. Il n'a plu encore que deux fois, très peu. C'est le tout premier des labours. Beaucoup plus loin que ce champ unique, au moins un kilomètre, la digue que je n'avais pas vue traverse toute l'étendue du panorama, évidente, tirée comme un trait à la règle, gris-jaune un peu plus claire au

fond des champs de mil. Sa hauteur n'excède pas deux mètres et son profil exactement rectiligne a lui aussi été ajusté au laser. Elle court à perte de vue, du sud au nord. Son nom est Retail IV et c'est la nouvelle frontière des rizières de Niono.

En remontant en voiture, j'ai vu derrière nous que le ciel avait déjà commencé à se voiler, au nord-est, et même à s'assombrir sur l'horizon bas des terres sèches. En descendant en biais vers le champ, la grande tôle ondulée des billons a secoué sauvagement le 4 x 4, beaucoup plus fort que celle des pistes en latérite et sans laisser la moindre possibilité de gagner de la vitesse.